

LA LETTRE DE CONDOLÉANCES D'EMILE MOSELLY À MADAME PÉGUY MÈRE LORS DE LA MORT DE CHARLES PÉGUY

Par Daniel JACQUES



Emile Moselly, reçu à l'agrégation à Lyon en 1895, obtient un poste de professeur au Lycée de Montauban. Le jeune agrégé de lettres est nommé au lycée d'Orléans le 8 août 1899. Il y restera dix ans. C'est dans cette ville qu'il rencontre Charles Péguy. En septembre 1900, ils vont ensemble au Congrès International Socialiste, salle Wagram à Paris. Les deux hommes étaient faits pour s'entendre : même âge, tous deux enfants du peuple, et même orientation vers le métier des lettres.

Péguy publie les œuvres de Moselly dans les Cahiers de la Quinzaine : *L'Aube fraternelle*, suivie de *Jean des Brebis* tiré à 3000 exemplaires et qui aura du succès car l'édition sera rapidement épuisée. Moselly entre-temps tombe malade. Il passe sa convalescence à Chaudeney dans la maison paternelle. «*Ce petit village sur les bords de la Moselle est fort plaisant. La rivière a ici creusé dans l'aride plateau lorrain, une profonde vallée verdoyante sur les flancs de laquelle les prés alternent avec des bois touffus pour donner au paysage un aspect varié et souriant*». En 1906, Moselly termine le roman lorrain *Terres Lorraines* édité chez Plon. Soutenu par Péguy, Barrès et Descaves, il obtient le Prix Goncourt par 6 voix contre 4 au 4^e tour de scrutin en 1907.

Moselly est souvent malade et la mère de Péguy vient le voir fréquemment. En 1906, il est nommé à Rouen. Sa dernière lettre à Péguy date du 11 mai 1911 dans laquelle il le remercie pour son livre et sa dédicace : «*...Tu sais, pauvre vieux, que j'ai été très malade et près de claquer cet hiver...*». Moselly, nommé au lycée de Neuilly, retrouve Péguy à Paris jusqu'à la déclaration de la guerre de 1914-18.

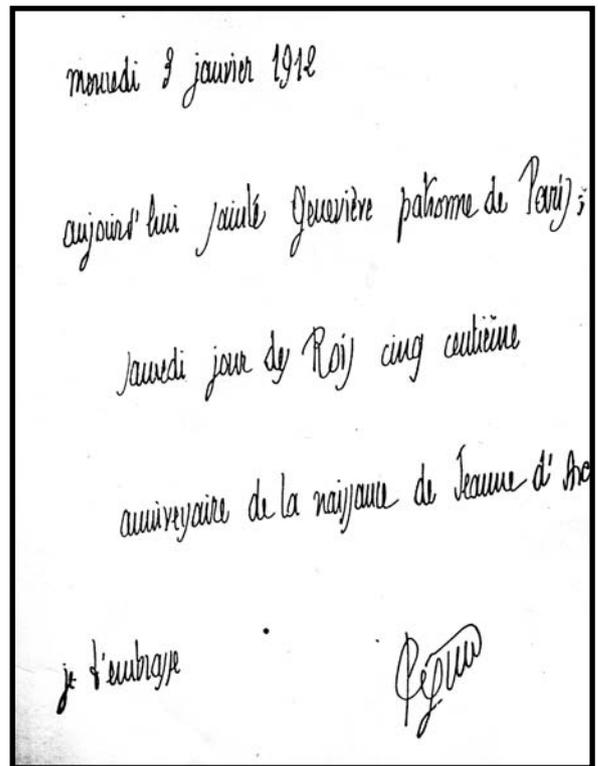
Charles Péguy rejoint le 276^e régiment de réserve d'infanterie à Coulommiers avec le grade de lieutenant, le 4 août 1914. Le 10 août à cinq heures du matin, c'est le départ de Paris. Les voitures sont toutes fleuries, pavoisées et couvertes d'inscriptions. Le lendemain, c'est l'arrivée à Saint-Mihiel.



Le sous-lieutenant Charles Péguy en 1914

Péguy est chargé d'assurer la défense du secteur et la liaison entre les forts du Camp des Romains, de Liouville et de Gironville. Le cantonnement est établi à Loupmont, petit village situé à 14 km de Saint-Mihiel. C'est le départ pour Nonsard, puis le bataillon prend la direction de Metz via Pannes, Benney, Thiaucourt et Viéville-en-Haye où la troupe fait une grande halte.

Péguy a reçu l'ordre d'occuper la ferme Sainte-Marie à 4 km de Viéville. Au matin, c'est le départ pour aller défendre Pont-à-Mousson en grande partie vide d'habitants. Le lendemain, ordre est donné de marcher sur Thiaucourt par Regniéville-en-Haye, village qui fut détruit par la suite à 100 %. Après avoir longé les Côtes de Meuse et fait étape à Saint-Maurice-sous-les-Côtes, la division arrive à Saint-Mihiel où elle avait débarqué quinze jours plus tôt.



Une des dernières lettres de Péguy à Moselly



Les zouaves.

Groupe de combattants de Barcy, dans la tenue même qu'ils portaient sur le champ de bataille.

Puis c'est à nouveau le départ au matin pour Bisle, puis Koeurs-la-Petite, Sampigny, Vadonville et enfin Lérrouville où l'embarquement aura lieu pour rejoindre le front. A la gare de Tricot, la troupe reprend la route à pied pour Roye. Les Allemands sont à 40 km. Après de nombreuses journées de marche forcée, le bataillon arrive en face du petit village de Villeroy. C'est sous le feu de l'artillerie adverse que le souper est servi. Le 5 septembre 1914, la section Péguy avance au milieu des avoines fraîchement coupées. L'ordre



Les tirailleurs marocains .

Engagés volontairement pour défendre leur nouvelle patrie après la pacification du Maroc.

de partir à l'assaut arrive. Il est cinq heures. L'artillerie ennemie écrasée ne tire plus que de rares coups mais, en arrivant sur la crête, une terrible grêle de balles les accueille.

Les tirailleurs marocains marchent devant, revolver au poing. Beaucoup tombent. Les balles sifflent au ras des têtes. Péguy dirige le feu, indique les hausses et les points de mire, puis crie « *En avant !* »

La grande visibilité des uniformes français fait de la troupe une superbe cible rouge et bleue. « *Couchez-vous !* » hurle Péguy, et « *Feu à volonté !* ». Péguy, lui, reste debout, la lorgnette à la main, « *À 500 m, feu à vo... !* » commande-t-il. Mais une balle lui coupe la parole et le renverse à terre. Il se redresse à demi, dans un suprême effort d'énergie, puis exhale un souffle : « *Oui ! Mais tirez toujours !* » Et il expire. Avant de mourir en héros, Péguy avait adressé une dernière lettre à sa mère le 1^{er} septembre 1914 dont voici le contenu :

A Madame PEGUY mère

Mardi premier septembre 1914.

*Mon petit je vais bien, quelques fatigues
mais mon corps a retrouvé toute son ancienne
robustesse*

Je t'embrasse bien fidèlement

Ton Charles

Moselly apprend la mort de Péguy par le docteur Justus.

J'étais dans le Poitou. Les cloches du dimanche sonnaient : l'arrière saison avait dans ce coin de terre une splendeur plus éclatante que celle de l'été dans les pays du Nord. Les hommes partis à la guerre, on n'entendait plus la scie du charpentier ou le marteau du forgeron. Un silence profond descendait sur le village.

On se reprenait à vivre, à espérer, après la grande secousse qui suivit la marche sur Paris et la bataille de la Marne. On savait que nos armées étaient victorieuses, que la France, une fois de plus, avait été sauvée miraculeusement.

Je suivais un chemin bordé de hautes murailles. Les noyers étendaient leurs rameaux dans l'air bleu et les feuilles des figuiers avaient l'air de larges mains joyeusement étalées dans la lumière.

Je rencontrai mon ami, le docteur Justus : il brandissait sa trique et avait relevé sur son large front son béret montagnard. Nous causâmes des communiqués récents, de la fuite de l'ennemi se retirant sur l'Aisne, et soudain il me dit, comme quelqu'un qui se rappelle un petit détail oublié :

- Vous savez, Charles Péguy est mort. C'était, je crois, votre ami. Il a été tué à la bataille de la Marne. Je chancelai, ma main s'appuya au mur. La cloche sonnait éperdument derrière les arbres.

Il vit ma pâleur et balbutia :

- Excusez-moi, je ne savais pas... J'aurais dû prendre des précautions pour vous annoncer la chose... Donnez-moi le bras...

Attendez, nous allons ouvrir la porte de mon jardin... Prenez garde à cette marche... Que dites-vous ? Oui, c'est dans l'Echo de Paris... Il y a un article de Barrès. Il est mort en soldat, frappé d'une balle en plein front.

Et je ne savais que répéter une phrase :

- Il était tout pour nous... Nous avons tout perdu.

Il fallut s'habituer peu à peu à cette affreuse certitude, à l'horrible pensée que je ne le reverrais plus.

Puis j'appris les détails de sa fin, l'assaut commandé à pleine voix, le " Tirez donc, Nom de Dieu ", qui est si bien de lui, sa fière attitude et son impassibilité sous la mitraille. Je sus qu'il avait eu la plus belle mort et qu'il était couché dans la tranchée avec d'autres, tombés comme lui en soldat. Puis je lus quelques lettres qu'il avait écrites à des amis dans les derniers temps : il cantonnait dans une grande ferme rectangulaire. Il disait : " Une grande paix nous environne ". Et ceci aussi, qui ne saurait être trop admiré " Ce que je vais faire vaut mieux que trente ans de littérature ".

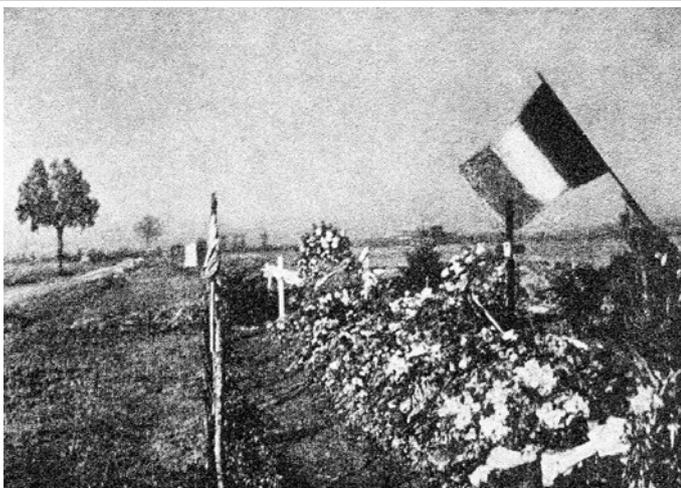
Le temps faisait son œuvre et l'affreux déchirement s'apaisait. Il m'arrivait de penser à lui avec une sorte de douceur résignée. Il grandissait par le recul ; il vivait dans cette lumière pure qui baigne les héros et les saints. Et j'avais un frémissement secret, quand je surprénais s'attachant à lui l'admiration de la foule. Il conquérait enfin cette gloire qu'il avait tant désirée. Je souffrais aussi de songer que ce magnifique laurier était posé sur la froide pierre d'une tombe. Et je le voyais sanglant, couché dans la terre, dans son uniforme de soldat.

J'ai bien connu sa mère.

En ce temps-là, j'étais professeur de seconde au lycée d'Orléans. J'allais la voir quelquefois lorsque la classe était finie.

Elle habitait à l'entrée du faubourg Bourgogne une petite maison qui lui appartenait. Etre dans sa maison ! Couronnement inespéré de toute une vie de labeur. Le toit d'ardoise était couvert de mousses ; quand on longeait la ruelle voisine, on arrivait à la Loire, fleuve royal glissant parmi les sables dorés, et tout au loin, les horizons bleus de la Sologne.

Nous parlions longuement. Elle recevait mes propos avec une confiance absolue, avec une sorte de respect. N'étais-je pas un des maîtres du lycée où Charles avait fait ses études, un collègue de Monsieur Avisse, l'adjoint, et de Monsieur Doret, le professeur de quatrième, qui lui avait appris le latin ? Elle n'avait pas rêvé pour lui une autre destinée. Comme elle aurait été heureuse de l'entendre, à la Salle des Fêtes, prononcer le discours de distribution drapé dans sa toge et l'épitoge à deux rangs d'hermine sur l'épaule.



La grande tombe de Villeroy.
Charles Péguy et deux cents de ses camarades de gloire dont plusieurs officiers sont ensevelis à cet endroit.

Une voisine a su
vos surs que j'elai
passé chez vous le
4 septembre, un matin
pour avoir de ses
nouvelles

Helas

Saubonne, 167 Chaussée
Jules César
Dimanche 5 octobre

Madame

C'est seulement aujourd'hui que je
puis prendre sur moi de vous écrire
l'affreuse nouvelle m'a anéantie,
quand elle m'est arrivée au bout
du Poitou. Et ma femme quand
lui en ai fait part est fondue
en larmes

Comment vous dire la part
que je prends à votre douleur ?

Vous savez l'affection
profonde que j'ai pour votre
père. Il a vécu et il est mort
en héros. Une seule chose peut
alléger notre immense douleur
est de savoir qu'il passera
dans les mémoires de tous un
soldat de gloire et de lumière

Nous avons perdu en lui
notre chef et notre drapeau. Il
était le maître incontesté du
petit groupe de Cabiers qui se
seraient autour de lui. Et depuis
quelques années nous avons la
fièvre de le voir grandir, de saluer
en lui un des maîtres de la
pensée française, un de ces guides
de la génération qui se lève

Chère Madame Péquy,
il me semble que je suis auprès
de vous, que je salue tout bas
à vos côtés. Je me rappelle cette
petite chaise que vous m'avez
hochée, où vous lui avez appris
à lire, tout en bavillonnant et en
lisant vous-même par dessus
son épaule

Je vous embrasse du moins

des petits enfants. Il faudra
les élever sans la religion
du sublime souvenir de leur
père

Soyez tranquille, nous
ses amis, ses frères de lutte et
ses disciples, nous dresserons de
lui une image si glorieuse
que les yeux de l'Avenir resteront
fixés sur lui éternellement

Il faudra venir nous voir -
ma femme qui se joint à moi
vous demande s'être forte,
comme vous l'avez été toujours.

Quelle dure chose que la vie
votre présence nous était douce,
quand nous avons perdu
notre pauvre petite fille. Faut-il
que je ne puisse pas être à vos
côtés pour vous serrer la main
en ce moment

Je vous embrasse
Emile Chenivier

Moselly, bouleversé, anéanti comme il l'écrit, attendra un mois pour présenter ses condoléances à Madame Péguy mère. Ce long silence de

l'auteur lorrain lui aura permis de faire son deuil et d'écrire toute son admiration au poète.

Il avait sur notre petit groupe une autorité absolue. Cet ascendant, il l'exerçait depuis les années de sa formation durant son séjour à l'École Normale Il le devait à la noblesse de son caractère, à sa droiture, à la richesse de sa vie intérieure. C'était le temps où l'affaire Dreyfus séparait la France en deux camps ennemis ; les controverses étaient ardentes, les institutions qui aujourd'hui nous paraissent intangibles, étaient remises en question : l'Armée était appelée l'École du Crime et la Patrie une idole vermolue, habitée par des troupeaux de rats. Dans la cour de l'École, des groupes se formaient, qui discutaient âprement. Péguy se faisait écouter : il avait pris l'habitude d'afficher au réfectoire de petits papiers où il affirmait brièvement sa manière de voir sur les hommes et les événements. On les commentait.



Loctudy (29)
où la famille Moselly passait ses vacances.

Emile Moselly se décide enfin à écrire à madame Péguy mère le dimanche 5 octobre 1914. Professeur au lycée de Neuilly, il habitait à Eaubonne, chaussée Jules César (voir p. préc.).

Quatre ans plus tard, le mercredi 2 octobre 1918, après avoir passé deux longs mois à Lesconil, petit port de pêche situé sur la côte bretonne entre Loctudy et Penmarch, il rentre à Paris pour reprendre ses cours au lycée Pasteur, quand, au départ de la gare de Quimper, il meurt subitement dans le train au côté de sa femme et de ses deux enfants.

Emile Moselly s'est éteint trop tôt, à l'aube d'une carrière prometteuse. On a souvent comparé Moselly à Maupassant car les deux écrivains savaient exprimer les hommes, les choses et les paysages de leur région en quelques traits qui sont, comme aimait le rappeler le Lorrain, « *de la vie saisie dans son essence* ».

Sources et Documentation

Péguy et Moselly, *Cahiers de l'amitié*, Ch. Péguy, 1966.
Etudes Toulouses, 102, Spécial Moselly
Avec Charles Péguy de la Lorraine à la Marne, librairie Hachette, 1916.